

Titre de l'article de Fausto Garasa : « L'homme et la femme à travers la censure populaire : l'exemple du Haut-Aragon montagnard ».

« Version papier » de ce même article :

Garasa Fausto, « L'homme et la femme à travers la censure populaire : l'exemple du Haut-Aragon montagnard », p. 222-253, in Juan Carlos Garrot, Jean-Louis Guereña et Mónica Zapata (Dir.), *Figures de la Censure dans les mondes hispanique et hispano-américain*, CIREMIA (Centre Interuniversitaire de Recherche sur l'Éducation et la culture dans le Monde Ibérique et Ibéro-Américain), U. de Tours, Indigo, 1^{er} semestre 2009.

Résumé :

La censure populaire en tant que censure critique des comportements et des actions sous-entend la condamnation de transgressions morales et socioculturelles particulières, l'existence de stéréotypes comportementaux rejetés ou acceptés et bien entendu, la prépondérance d'un modèle social idéal et exemplaire que l'homme et la femme auraient, par leur condition, « naturellement » tendance à fouler aux pieds. Cette censure populaire est dans le Haut-Aragon le reflet de réalités propres à cette zone montagneuse, mais aussi au reste de l'Aragon, aux peuples d'Espagne et sans doute à diverses sociétés rurales et patriarcales. Véhiculée par des représentations artistiques telles que les *dances*, les *pastoradas*, les *morismas* ou les *jotas*, par des manifestations répressives comme les *enramadas* et les *cencerradas* ou encore par une tradition orale immortalisée sous forme de contes, d'adages, de proverbes, de dictons et d'expressions, cette censure populaire s'en prend à des comportements, des vices et des défauts convenus et replace les individus des deux sexes dans des ensembles spatio-identitaires et sociaux qui les définissent autant qu'ils les opposent. C'est à travers cette censure populaire que l'on devine des façons de se comporter, des traitements spécifiques qui passent par l'idée que l'on se fait des représentants des deux sexes et par la représentation mentale de la place qu'on leur attribue.

L'HOMME ET LA FEMME À TRAVERS LA CENSURE POPULAIRE : L'EXEMPLE DU HAUT-ARAGON MONTAGNARD

Fausto GARASA

Université François-Rabelais, CIREMIA, Tours

Le Haut-Aragon montagnard qui correspond à la zone pyrénéenne située au nord des actuelles provinces de Saragosse et de Huesca¹, présente par ses caractéristiques géographiques et socio-économiques et son isolement relatif, un patrimoine culturel particulier qui attribue à l'homme et à la femme des rôles spécifiques. En ces terres, la traditionnelle rigidité morale s'est accompagnée d'une inévitable censure populaire qui sous-entend une transgression « coupable » de modèles sociaux.

¹ Nous entendons par Haut-Aragon non seulement la zone pyrénéenne proprement dite, mais aussi les prépyrénées ou sierras extérieures qui culminent aux alentours de 1500 mètres d'altitude (sierras de *Santo Domingo*, de *Gabardiella*, de *del Águila*, de *Loarre* ou du *Gratal*). Le terme *Alto Aragón* (Haut-Aragon) désigne souvent de nos jours, non pas les Pyrénées et ses contreforts, mais la province de Huesca où se trouve, il est vrai, la majeure partie de l'ensemble géographique évoqué.

Cette censure dont nous essaierons de déterminer les spécificités locales, mais aussi la part d'hispanité et d'universalité qu'elle renferme, n'est pas la censure interdiction, bien que comme cette dernière elle puisse aussi donner lieu à une indubitable répression. Nous avons en effet choisi de travailler essentiellement sur la censure critique des actions et des comportements².

Dans notre étude nous nous proposons de mettre en relief la vision de l'homme et de la femme véhiculée par ce type de censure et de nous plonger ainsi dans des représentations mentales du bien et du mal régies par des codes socioculturels séculaires.

Pour mener à bien ce travail d'exposition et d'analyse qui ne constitue qu'une simple approche du phénomène et ne prétend donc en aucun cas être exhaustif, nous évoquerons tout d'abord les sources mises à profit et les manifestations censoriales portant sur les actions et les comportements des représentants des deux sexes. Nous suivrons ensuite deux axes, qui, en la matière, nous semblent majeurs : l'aspect spatio-identitaire (localité, territoire, région) et la dimension sociale.

Sources, supports et conditions de la censure populaire

Les éléments qui constituent la base de notre exposé sont essentiellement des proverbes, des adages, des expressions, des contes et des compositions en vers recueillis dans trois petits volumes : *Refrans, frases feitas, ditos i esprissions de l'Alto Aragón* publié par Rolde de Estudios Aragoneses³, *Refranes altoaragoneses* de José Damián Arbués et *Historias de nuestros pueblos* de José Antonio Adell et Celedonio García. Ces éléments – 1380 au total – ont fait l'objet d'un tri qui permet de ne conserver que les citations qui nous semblent les plus représentatives et les plus à même de traiter le thème choisi. Les proverbes, les assertions populaires, les quelques témoignages oraux et les divers documents que nous avons nous-mêmes réunis viennent compléter les publications citées.

Dans le Haut-Aragon, nombreuses sont les manifestations festives où la censure comportementale occupe une place de choix. En de telles occasions, les *coplas* sont les compositions populaires les plus usitées. Ces strophes de quatre octosyllabes aux vers pairs assonants⁴ sont récitées ou chantées et sont notamment indissociables de la jota⁵. Dans les jotas *de picadillo* où l'homme et la femme s'opposent, les *coplas*, à l'occasion fort crues, sont le mode d'expression d'une censure qui s'en prend fréquemment à des comportements prétendument inhérents aux représentants de tel ou tel sexe et en particulier à des conduites convenues liées à la vie du couple. Ces jotas censurent tant l'homme que la femme, puisque les représentants des deux sexes se critiquent à tour de rôle. Le sexe opposé est, en semblables cas, ostensiblement l'adversaire. Les reproches se succèdent et les stéréotypes sexistes et comportementaux sont alors de mise :

De costilla del hombre,
hizo Dios a la mujer
la lengua le salió larga

À partir de la côte de l'homme,
Dieu fit la femme
il la dota d'une langue bien pendue

² Sens quelque peu vieilli du mot censure.

³ Association culturelle aragonaise dont le siège se trouve à Saragosse. Elle fut fondée en 1977 sous le nom de Rolde de Estudios Nacionalista Aragonés (RENA). Depuis 1991, l'association qui est également une maison d'édition à thématique régionale, s'appelle Rolde de Estudios Aragoneses. *Rolde* est un mot aragonais qui signifie « cercle » au sens propre ou « réunion de personnes qui forment un cercle ».

⁴ Il arrive que les *coplas* comportent quelques irrégularités ou qu'elles soient constituées d'autres vers de *arte menor* (de moins de neuf syllabes) comme les heptasyllabes ou les hexasyllabes.

⁵ Danse, musique et chant traditionnels d'Aragon, mais aussi de Navarre et du Levant.

lo demás lo hizo muy bien.

mais fit fort bien le reste.

Que tiene la lengua larga
dice el hombre a la mujer
y ellos paicen⁶ cotorricas⁷
cuando están en el café.

Les hommes disent aux femmes
qu'elles ont la langue bien pendue
mais eux, on dirait des pipelettes
quand ils sont au café.

(*Anotaciones de un jubilado*, 2008 : 1).

Pour l'élément masculin, la femme, bien qu'elle soit bien faite et donc naturellement désirable, n'est qu'un après biblique de l'homme, l'éternelle bavarde et la médisante. C'est elle qui ennuie constamment et immanquablement son pauvre époux par un flot de paroles inconsistant. C'est cette vision de la femme que l'on retrouve dans de nombreuses assertions populaires. Ainsi, la femme serait par essence « una lenguatuda i una puga⁸ » (« une bavarde et une cancanière ») qui irait à l'encontre d'une des grandes qualités que doit avoir notamment l'homme dans les sociétés pyrénéennes : la discrétion⁹ associée à l'absence d'arrogance.

Dans la deuxième *copla de picadillo* reproduite plus haut, la femme retourne pourtant le « compliment » sexiste que lui a adressé l'homme en mettant en exergue un des vices que la gent féminine s'accorde à attribuer à l'élément masculin : l'attrait pour l'alcool qui délie les langues et que l'on associe à la taverne, ce coûteux lieu d'infamie et de perdition qui tend à éloigner les maris de leur foyer. Ces *jotas de picadillo* sont des joutes oratoires le plus souvent enjouées. Le ton monte cependant progressivement et dans certains cas ces jotas peuvent donner lieu à des débordements verbaux qui dépassent les limites imposées par une certaine morale. Ainsi, le comportement de la femme sera par exemple crûment associé au désir sexuel et à un comportement lascif que la morale réproouve :

Las mujeres cuando bailan
no hacen más que la puñeta
paice que miran al suelo
y miran a la bragueta.

Les femmes quand elles dansent
ne font qu'empoisonner l'existence
elles semblent regarder par terre
et elles regardent la braguette.

(*Anotaciones de un jubilado*, 2008 : 1).

La femme et l'homme sont cependant sur un pied d'égalité. La femme ne s'en laissera donc jamais compter. L'argument machiste ou déplacé se retournera donc contre l'élément masculin :

Como quieres que yo mire
los bajos¹⁰ de tu bragueta
si tienes tan poca cosa
que a veces ni te la encuentras.

Comment veux-tu que je regarde
la chose qui se cache derrière ta braguette
puisque'elle est si insignifiante
qu'il arrive que tu ne parviennes même pas à la retrouver.

⁶ *Parecen* > *paicen* (chute du *r* intervocalique, fermeture du *e* en *i* dans la série palatale et diphtongaison).

⁷ Diminutif en -*ico*, *ica* (-*iccu* > -*ico*) fort répandu dès le XV^e siècle. Ce suffixe apparaît notamment dans bon nombre de textes castillans du Siècle d'Or. De nos jours il ne caractérise plus que le parler aragonais, mais s'emploie également à Murcie.

⁸ *Puga* signifie à la fois cancanière et insidieuse.

⁹ Pour les montagnards haut-aragonais, tout manquement au devoir de discrétion peut entraîner de graves conséquences. Lorsqu'il en est ainsi, il n'est pas rare que les proches de la personne fautive censurent ouvertement son comportement par un « no habete-dau a entender » (« t'avais qu'à pas parler ») ou encore un « no haber tocau a esquilla » (« t'avais qu'à pas agiter la sonnaïlle ») qui rappelle de façon imagée un contexte socio-économique particulier.

¹⁰ « Bajos », est un mot qui, en langage familier, désigne les parties génitales de l'être humain.

(*Anotaciones de un jubilado*, 2008 : 1).

Dans tous les cas, l'occasion sera propice à lever les tabous sexuels et moraux d'une société répressive.

Ces jotas *de picadillo*, tant par leur forme que par leur contenu, ne sont cependant pas l'apanage du Haut-Aragon. Ainsi, dans cette *copla de picadillo* navarraise, la mauvaise foi de la femme qui veut toujours avoir raison contre vents et marées est affichée et censurée :

Las mujeres con el gato,
tienen la comparación;
quieren salir con la suya,
aunque no tengan razón.

Les femmes peuvent être
comparées au chat;
elles veulent toujours avoir le dernier mot,
même si elles ont tort.

(*Desamor*, 2008 : 4).

Dans les cas que nous venons d'évoquer, les défauts et comportements fautifs attribués à tel ou tel sexe (femme bavarde, têtue et de mauvaise foi, homme désertant le logis et fréquentant les lieux de plaisir, machisme) ne se limitent pas, de surcroît, à des stéréotypes culturels hispaniques. Replacés dans un contexte beaucoup plus large, ils semblent en effet universels.

Les jotas *de ronda* sont, quant à elles, chantées lors des festivités villageoises en l'honneur de la Vierge Marie ou du saint patron. Ces jotas peuvent être aussi adressées aux jeunes filles lors des *fiestas de los quintos* (fêtes des conscrits) ou des fêtes du *mayo*, cette sorte d'arbre de mai¹¹ coupé par les jeunes du village et fièrement planté en un lieu déterminé comme un probable symbole phallique¹². En ces occasions, des groupes de jeunes gens parcourent leur localité et s'arrêtent devant les domiciles des personnes choisies pour chanter une ou plusieurs *coplas*. Ces tournées poétiques et musicales s'achèvent généralement sur la grand-place et sont suivies d'un bon repas que les jeunes font avec les aliments qu'on leur a offerts pour leurs sérénades.

Les *fiestas de los quintos* (fêtes de conscrits) célébraient à l'origine le tirage au sort local déterminant l'affectation des appelés en métropole ou dans les territoires d'outre-mer¹³ et symbolisaient le passage de l'adolescence à l'âge adulte. Ces fêtes étaient propices aux louanges, mais aussi aux attaques. En effet, les *coplas* étaient souvent chantées la nuit, ce qui

¹¹ En France, l'arbre de mai n'avait pas la même signification : en effet, il s'agissait d'un arbre ou d'un mât, enrubanné et décoré, que l'on plantait chaque année devant la porte d'un particulier dans le but de l'honorer.

¹² À l'occasion de la fête du *mayo*, les *mayos*, compositions poétiques portant le même nom que l'arbre de mai, accompagnent les jotas. Adressés aux jeunes filles, ils constituent de véritables hymnes à la nature, au printemps régénérateur et à la fertilité (sur la tradition du *mayo* en Aragon voir GARASA 2006 : 90).

¹³ L'article 361 de la Constitution libérale de 1812 et l'article 6 de la Constitution de 1837 rendaient en Espagne le service militaire obligatoire. Les diverses Constitutions qui suivirent confirmèrent cette réalité. Le système de recrutement voulait que les jeunes d'une vingtaine d'années fussent toisés en mairie et soumis à un tirage au sort. Les numéros les moins élevés déterminaient généralement les affectations en outre-mer (Antilles, Philippines, Maroc, Fernando Poo, etc.), au grand dam des conscrits concernés, notamment en période de guerre (insurrections d'Amérique et du Pacifique, guerres du Maroc). Pour échapper à la *mili* (nom populaire que l'on donnait au service militaire obligatoire), il fallait présenter un défaut physique, être particulièrement pauvre et chargé de famille, être fils de veuve déshéritée ou fils de parents âgés et avoir, de surcroît, un frère effectuant déjà son service militaire. C'était généralement le maire qui s'assurait de l'existence de ces cas particuliers. Il était également possible pour éviter la *mili*, dont la durée était particulièrement longue (au cours du temps, celle-ci varia, mais put atteindre à certaines époques huit ans, faisant ainsi des jeunes recrues de véritables soldats professionnels), de payer un suppléant qui partait au service militaire à la place de l'appelé tiré au sort (ce système était très impopulaire car il favorisait ceux qui pouvaient payer, par conséquent, les plus riches).

facilitait les transgressions critiques. La licence coutumière qui accompagnait cette tradition festive et les inévitables libations de circonstance pouvaient donner lieu à une censure parfois abusive. Les *coplas* satiriques et malicieuses, parfois même déplacées, s'en prenaient à tout type d'individu. Cependant, la femme était souvent mise à mal, les acteurs de ces *rondas* étant de jeunes hommes qui se mettaient en évidence face à la gent féminine, réglant le cas échéant des comptes personnels sur un ton faussement enjoué. Ainsi, l'amoureux méprisé, éconduit ou ignoré se vengeait en censurant le comportement de la jeune femme arrogante ou dans les cas les plus extrêmes, en proférant quelques mots salaces qui incitaient ses comparses à exiger de lui plus de modération. Il n'était en effet pas rare que l'on taxât telle ou telle jeune fille de « cochina » ou de « cerda » (« truie ») et que l'apparence, la beauté, en d'autres termes, ses charmes, fussent durement remis en question :

Yes d'alta como un güego,
redonda com'una nuez,
cara de becerra negra,
¿quién te ha de querer?

Tu est haute comme trois pommes,
et ronde comme une noix,
tête de génisse noire,
qui va vouloir t'aimer ?

(DIESTE ARBUÉS, 1994 : 133).

Malgré le ton enjoué, un antagonisme latent est perceptible et la plaisanterie tourne à l'agression pure et simple. Contrairement aux jotas *de picadillo*, l'homme avait le beau rôle et menait la danse. Toute contre-attaque de la personne incriminée pouvait tourner à l'esclandre et faire l'objet d'une raillerie collective. Généralement, la victime se gardait bien de manifester son déplaisir ou son courroux, la honte et l'absence d'un droit de réponse étant en pareil cas justifiées par la tradition.

Sous diverses formes, les *fiestas de los quintos* et leurs *coplas* perdurent de nos jours tant en Aragon que dans le reste de l'Espagne¹⁴ et sont le cas échéant associées dans le Haut-Aragon à la tradition du *mayo*¹⁵.

Le Carnaval, propice à l'inversion des valeurs, porteur également de grande licence et de critiques acerbes est une de ces occasions où la censure populaire, plus ou moins élégante, prend des airs de fête. Comme dans le cas des jotas *de ronda*, la censure, le plus souvent convenue et bon enfant, peut aussi être dictée par un antagonisme notoire et un esprit revanchard. Si le contexte festif fait rimer paroles avec musique et entrain, la censure débridée et les probables vexations qu'elle implique, n'en sont pas moins réalité. C'est ce que semble montrer cette *copla* de Villanúa (localité de Jacetania), dont la femme fait de nouveau les frais :

Asómate a la ventana,
cara de sartén roñosa,
que eres más fea que un perro
y te tienes por hermosa.

Montre-toi à la fenêtre,
face de poêle crasseuse,
tu es plus laide qu'un chien
et tu te prends pour une beauté.

(ADELL ; GARCÍA, 2000 : 129).

¹⁴ Citons à titre d'exemples les fêtes des conscrits de Brea de Aragón (comarque del Aranda, province de Saragosse), de Bienservida (province d'Albacete, Castille-La Manche), de Gaibel (province de Castellón, Communauté valencienne) et de Maguilla (province de Badajoz, Communauté Autonome d'Estrémadure).

¹⁵ Il en est ainsi dans les localités de Bolea (Hoya de Huesca) et d'Ayerbe (Val d'Ayerbe) situées au nord-ouest de Huesca, à quelques encablures des sierras prépyrénéennes. Le système de la conscription n'existant plus de nos jours, ces *fiestas de los quintos* sont maintenant le fait non seulement de jeunes gens âgés d'une vingtaine d'années, mais aussi de jeunes filles du même âge appelées *quintas*.

Sur un ton particulièrement cru, le présumé péché d'orgueil de la jeune femme est ici durement censuré. Ce qui est remis en question est encore une fois cette beauté qui relève du domaine de l'apparence. Une apparence et donc une légèreté qui seraient au centre des préoccupations féminines. Le règlement de compte est ici de nouveau probable et sous-jacent.

Les *enramadas* peuvent jouer à peu près le même rôle répressif à l'égard des jeunes filles. Lorsqu'arrive le printemps, symbole de renouveau et de jeunesse, les jeunes villageois ont coutume d'accrocher ces guirlandes de feuillage au balcon de leur bien aimée. Constituées de lierre, de fleurs, voire de fruits, elles sont un hommage rendu à la femme et une déclaration publique d'amour. Composées d'orties, d'épines, de ronces ou de tout autre type de végétaux piquants, elles sont censurées avérée que les amants rejetés accrochent au balcon des « coupables » demoiselles. À ce propos, l'anthropologue María Elisa Sánchez Sanz précise qu'à Adahuesca, localité située au nord du Somontano de Barbastro, lorsqu'une jeune fille refusait de danser avec un jeune homme, les amis de ce dernier, en guise d'*enramada*, plaçaient devant la porte de la belle des os d'animaux pour que tout le village pût constater l'affront et le châtement correspondant (SÁNCHEZ SANZ, 1989-1990 : 228).

La *enramada* censure donc par des actes et non plus par des mots la supposée arrogance d'une jeune fille et la soumet, comme les *coplas de ronda*, à un châtement public, vecteur de vexation et de honte. Elle culpabilise d'emblée la femme et légitime la volonté du jeune homme.

Dans le domaine festif, le *dance*, spectacle musical¹⁶ et chorégraphique¹⁷ typique de l'Aragon, est par essence porteur de censure. Le *dance* peut inclure des représentations théâtrales qui font intervenir des bergers (les *pastoradas* ou réunions de bergers) et/ou des représentations rappelant les luttes médiévales entre maures et chrétiens et donc toute une tradition festive très présente dans d'autres régions d'Espagne et notamment dans le Levant¹⁸. La *Morisma* d'Aínsa¹⁹, la *Mojiganga* de Graus²⁰, la *San Medardo* (Saint Médard) de Benabarre, le *dance* de *Santa Orosia* de Yebra de Basa²¹ et le *palotiau* de Buesa²² sont à cet

¹⁶ Les instruments utilisés sont habituellement le tambour, le tambourin, la *dulzaina*, sorte de pipeau, la flûte, la *gaita de fuelle* ou musette et dans certaines localités comme Yebra de Basa (village du Serrablo situé à quelques kilomètres de Sabiñánigo), le psaltérion, le *chicotén* (sorte de lyre pendue au cou dont les cordes sont percutées à l'aide d'un petit baton) et le *chiflo* (flûte primitive recouverte d'une peau de couleuvre).

¹⁷ Le *dance* fait intervenir des danseurs porteurs d'épées, de bâtons ou de rubans qui effectuent des entrelacs suggérant l'opposition entre le bien et le mal. Les danses exécutées avec des bâtons sont à l'occasion appelées *paloteados* ou *palotiaus* (de *palo* qui signifie *bâton* en espagnol). Les *dances* présentent des caractéristiques diverses selon les localités.

¹⁸ Le texte des *pastoradas* du Haut-Aragon est souvent écrit et récité en langue vernaculaire (soit en aragonais local, soit en catalan de la Ribagorce, district oriental du Haut-Aragon qui fait frontière avec la province catalane de Lérida) ou en langue espagnole présentant de nombreuses caractéristiques linguistiques aragonaises. Le texte de la *pastorada* de Benabarre (bourg de la Ribagorce et ancienne capitale du comté médiéval du même nom) récupéré en 1953 est par exemple écrit en dialecte aragonais local, alors que celui de Roda de Isábena publié en 1920 est écrit en catalan de la Ribagorce. En revanche, les représentations des luttes entre maures et chrétiens sont accompagnées généralement de propos en castillan, bien que dans certains *parlamentos* ou tirades de la *Morisma* d'Aínsa se trouvent des restes de *pastorada* en aragonais.

¹⁹ Capitale du Sobrarbe, district montagnard du Haut-Aragon et ancien comté médiéval du même nom.

²⁰ Gros bourg situé au sud-ouest du Sobrarbe. La *Mojiganga* a lieu le dimanche le plus proche du 14 septembre. *Mojiganga* signifie en espagnol mascarade, fête où l'on porte des masques. Les *dances* les plus fameux des fêtes de Graus sont le *dance de los palitroques* (*dance* des bouts de bois, des bâtons) et le *dance de las cintas* (*dance* des rubans).

²¹ Il a lieu le 25 juin à l'occasion de la fête de Santa Orosia.

²² Dans cette localité du Sobrarbe occidental dépendant de la municipalité de Broto, le *palotiau* est dansé notamment le 2 juillet à l'occasion de la fête de la vierge du *Bun* ou en l'honneur de Saint Raymond *Nonato*, mercédaire du XIII^e siècle appelé ainsi parce qu'il fut extrait du ventre de sa défunte mère.

égard réputés. À la fin de la plupart des *dances*, qu'ils intègrent des *pastoradas* ou des représentations de luttes entre maures et chrétiens, on trouve des *dichos* récités par le maître berger ou le *repatán* (aide ou apprenti berger²³). Il s'agit de tirades et de compositions poétiques qui, sous forme de *coplas* le plus souvent, permettent de se moquer des défauts traditionnellement attribués aux habitants de la localité ou des villages voisins et, à l'occasion, de présenter une censure convenue de l'homme et de la femme.

À Benabarre, le *dance* de la Saint Médard²⁴ comprend une *pastorada* qui fait intervenir un berger et un *repatán*. Ceux-ci entament un dialogue où la critique de leur environnement et la censure de leurs concitoyens vont bon train. En semblable circonstance, le *repatán* joue le rôle du *gracioso* (sorte de valet bouffon) de la *comedia* espagnole.

À Aínsa²⁵, à travers une représentation dramatique appelée *Morisma* (les maures), on remémore la prise par le comte chrétien Garci Ximeno (García Gimeno) de ce bourg considéré comme la capitale du mythique royaume pyrénéen de Sobrarbe. Ce spectacle s'inscrit dans un cadre historique et religieux. Il fait intervenir un diable, un roi maure, un roi chrétien et un berger rappelant ainsi les *pastoradas*, bien que contrairement à ces dernières, il soit exempt de prestation chorégraphique. Il comprend aussi des *dichos* qui permettent de se moquer des défauts traditionnellement attribués aux habitants des villages voisins. La censure qu'ils véhiculent est cependant convenue, se répète d'année en année et ne concerne pas les événements survenus en cours d'année.

Les *dichos* peuvent tout autant encenser que censurer ou critiquer. Ainsi, la *pastorada* de Benabarre implique une procession et des louanges adressées au saint patron, mais aussi une censure des comportements où l'on retrouve la licence du carnaval et le respect des règles du jeu de la part des spectateurs qui, en ce jour solennel, n'osent guère protester lorsqu'ils sont la proie de railleries ou d'un persiflage systématique.

Dans les *dances*, le rôle critique est tenu par le maître berger qui adresse des *coplas* satiriques appelées *motadas* aux *danzantes* (acteurs des *dances*) et par le *repatán gracioso* dont le rôle est de s'en prendre tant aux défauts physiques que moraux des habitants de la localité. Dans ces *dichos*, la censure stéréotypée de la femme en tant que représentante d'un groupe social (femme célibataire, mariée ou veuve) prend une place importante.

Lorsqu'elle s'en prend aux jeunes filles célibataires, elle renvoie à leur inexpérience coupable. Celles-ci ne sauraient ni *escobar* (balayer), ni faire la vaisselle, ni coudre. Promptes à se faire belles, elles seraient avec leur *escote* (décolleté), pour le moins aguicheuses, ce qui n'est manifestement pas un signe d'honnêteté. Manquant de profondeur et restant dans le domaine des apparences, elles seraient, comme le voulait la littérature classique, naturellement changeantes. Comme les femmes mariées elles auraient tendance à être dépensières.

²³ Le *repatán* qui se dit aussi dans le Haut-Aragon *rebadán*, est une déformation du mot castillan *rabadán* qui signifie *mayoral* ou maître berger. Dans certaines zones du Haut-Aragon le maître berger se dit *mairal*, alors que *repatán* ou *rebadán* signifie jeune apprenti berger et correspond sémantiquement au *zagal* castillan. Le mot *repatán* est aussi utilisé dans la région de Cinco Villas (province de Saragosse). Dans la région de Ejea de los Caballeros (district des Cinco Villas), l'expression *repatán a pan sobrau* renvoie à un jeune apprenti berger qui était nourri, mais n'était pas payé. Respectant une hiérarchie préétablie, il mangeait après le maître berger et les bergers, de la tournure *a pan sobrau* (*a pan sobrado*), c'est-à-dire mangeant le pain qui restait, qui était en trop.

²⁴ La Saint-Médard fêtée le 8 juin sert de cadre au pèlerinage de Benabarre et des proches localités de Pilzán, Tolva, Purroy de la Solana, Ciscar, Caladrones et Aler.

²⁵ Elle a lieu, comme la *Mojiganga* de Graus, le dimanche le plus proche du 14 septembre.

Les femmes mariées sont censées être dépensières, gourmandes, mauvaises langues, peu travailleuses et tout particulièrement lorsqu'on les compare à leur courageux mari. Elles seraient bavardes, médisantes et cancanières ; quant aux veuves, en plus des comportements inhérents aux femmes, elles seraient incapables de garder longtemps le deuil, offensant ainsi gravement leur défunt mari.

Dans les *dichos*, cependant, la censure des hommes n'est pas exclue. Elle est tout aussi stéréotypée que celle des femmes et révèle par contre-coup que la situation de ces dernières est bien difficile. En effet, elles doivent supporter sans mot dire les vices d'un mari qui tend à fumer et à boire, à désertier le logis et à fréquenter les tavernes et autres lieux de perdition. Les hommes seraient de plus instables et coureurs de jupons. Ils partageraient pourtant avec les femmes une tendance à dépenser inutilement ou sans compter, défaut fondamental dans une société montagnarde où les impératifs économiques et la dureté de la vie font des principes d'économie et de prévoyance des préceptes sociaux fondamentaux qui frisent la radinerie²⁶.

Les *dichos*, tout comme les jotas *de picadillo*, donnent implicitement la parole aux hommes et aux femmes à l'occasion d'un exercice convenu et stéréotypé dans lequel il n'y a pas lieu de voir le moindre accent féministe. Cette censure stéréotypée n'est pas non plus le propre du Haut-Aragon, comme le montre la censure des femmes et des hommes contenue dans les *dichos* des *dances* de Plasencia de Jalón ou de Borja (localités situées au sud de l'Èbre dans la province de Saragosse) recueillis par l'anthropologue Ana María Rivas Rivas (RIVAS RIVAS, 1986 : 552-559). Il en est de même de cette version moderne d'Alcalá de la Selva (province de Teruel) qui s'en prend aux femmes qui dansent le twist et montre qu'avec quelque adaptation, la tradition était encore bien vivante dans les années soixante dans un contexte où la censure morale franquiste, par la force des choses, commençait à décliner :

[...] porque las mozas de hoy en día
no saben fregar un plato
pero cuando van al baile
bien se arriman al aparato.

[...] car les jeunes filles d'aujourd'hui
ne savent pas laver une assiette
mais quand elles vont au bal
elles s'appuient bien contre l'appareil.

(PALOMAR ROS, 1990 : 233).

Le ton enjoué de ces *dichos* révèle la nécessité de se moquer de l'Autre, mais aussi de soi-même tout en tournant en dérision l'institution du mariage. En effet, l'énumération de travers attribués à l'homme et à la femme incite le plus souvent les acteurs des *dances* à condamner le mariage car « el casamiento es la horca y la mujer el dogal » (« le mariage est le gibet et la femme la corde »), mais le mot « mujer » peut être en semblable occasion parfaitement remplacé par le substantif « hombre ». C'est cette même condamnation universelle du mariage que l'on retrouve dans des expressions et assertions populaires parfois déplacées ou sacrilèges : « casorio y mortaja, de o zielo baja » (*Refrans...*, 2004 : 55) ou encore « te casés, la cagués » (*Refrans...*, 2004 : 57), autrement dit « mariage et linceul viennent du ciel », « tu t'es marié et te voilà dans de beaux draps ».

Les proverbes, dictons et expressions font, quant à eux, la part belle à la censure de la femme et révèlent le plus souvent une vision masculine du monde. Dans ces assertions populaires, l'homme tend à se grandir en portant un jugement sur l'Autre, c'est-à-dire le sexe

²⁶ Les montagnards, qu'ils fussent hommes ou femmes avaient la réputation d'être *agarráus* (avares, soit en castillan, *agarrados*) dans un contexte difficile où la pénurie alimentaire menaçait comme le suggère ce proverbe : « si no quies pasar gana, no t'escuses pa la primavera de tener un tajo de fabas y unas cuantas crabas » (« si tu ne veux pas avoir faim, n'oublie pas de garder pour le printemps une bonne quantité de fèves et quelques chèvres »).

opposé, mais aussi la compagne. Ainsi, « as mulleres y as grallas, si no chilán rebientan » (les femmes et les corneilles, crèvent si elles ne peuvent crailler) et « ploros de muller, fato serás de creer » (« tu serais bien bête de croire à la sincérité d'une femme qui pleure ») suggèrent que la femme ne sait que gémir et se plaindre, ce qui cache, comme le sous-entend le second dicton, une duplicité coupable et étrangère à la condition masculine.

Fréquemment animalisée ou associée par la censure populaire à une quotidienneté utilitariste et en particulier à un monde animal prédominant dans une économie fondée sur l'élevage, la femme est *gallina*, *pirita* (poule), *ovella* (brebis) ou *craba* (chèvre), jamais pour le meilleur, souvent pour le pire. Ce qui est surtout retenu ce sont les défauts ou les comportements répréhensibles, reconnus ou supposés des animaux de son sexe. Ainsi, on pourra entendre à propos des femmes « ¡Qué mal ganau ye ixe d'as crabas! » (« Comme le bétail caprin est mauvais ! ») ou encore « crabas, burros y mulleres, tres malas generaciones » (DIESTE ARBUÉS, 1994 : 88), autrement dit « les chèvres, les ânes et les femmes sont trois mauvaises engeances ». L'association chèvres / femmes suggère que ces dernières n'en font qu'à leur tête, le bétail caprin étant plus difficile à mener que le bétail ovin, naturellement plus obéissant. Bien que sur le ton de la plaisanterie, on sous-entend ici une fautive insoumission de la femme face à l'homme et donc une hiérarchie sociale naturelle non respectée. De là une méfiance à l'égard des femmes qui touche aussi la vie du couple et renvoie à la sexualité. Voilà deux dictons qui illustrent ces propos : « as mullers y as crabas, siempre bien atadas » ou « a muller y a craba, cuerda larga, pero no tanta que se pierdan » (*Refrans ...* 2004 : 61), en d'autres termes « les femmes et les chèvres doivent toujours être bien attachées », « avec les femmes et les chèvres, il convient de donner du mou à la corde qui les retient, mais pas trop car elles risquent de se perdre » (le verbe perdre relève ici tant du propre que du figuré). D'autres variantes se passent de cette association au monde animal ou ne font que la suggérer. Il en est ainsi de cette courante assertion populaire : « Muller guapa, guarda-la con tino » (« femme belle tu devras bien garder »). La beauté de la femme est un piège pour l'homme et le verbe garder renvoie autant à l'homme qui surveille sa femme qu'à l'image du berger qui garde ses ou plutôt sa brebis.

La femme facile associée ou non à l'image de la femme infidèle donne lieu à des expressions imagées. On dira ainsi à propos de la fille ou de la femme réputée peu farouche que lorsque l'homme la met à contribution « s'está más quieta qu'una craba cuando bebe » (« elle est plus calme qu'une chèvre qui boit »). De nouveau, l'expression renvoie à une quotidienneté typiquement rurale et montagnarde. Enfin, la femme dans son aspect le plus vil sera censée « estar más puta que as gallinas » (« être plus pute que les poules »).

Ces conceptions de la femme teintées d'une évidente misogynie passent par un certain dédouanement de l'homme en matière de concupiscence et d'infidélité. Rien de très original, en somme, si ce n'est la façon d'exprimer ladite censure et le contexte rural auquel elle renvoie.

L'homme associé ou comparé souvent au *bucu* (le bouc)²⁷, élément mâle par excellence, sera, en tant que mâle *mujeriego* (coureur de jupons) ou *ropero* comme il est coutume de dire à Benasque, tout au plus l'objet d'une simple remarque négative qui peut, le cas échéant, n'être qu'une malicieuse allusion et mettre même en exergue la virilité, somme toute positive, de l'individu. Ainsi, à Linás de Marcuello, village situé sur les pentes de la sierra de Loarre, usuelle était l'expression : « a ixe le teneban que meter un tanganiello »

²⁷ Le substantif aragonais *bucu*, comme le substantif français *bouc*, provient sans doute du gallo-roman *buccus* ou du celtique *bucco*. Le *bucu* aragonais correspond sémantiquement au *macho cabrío* castillan.

(DIESTE ARBUÉS, 1994 : 79), c'est-à-dire « celui-là, on devrait lui mettre un *tanganillo* ». Le *tanganillo* en question était une espèce de tablier que l'on mettait aux béliers afin d'éviter qu'ils ne procréassent pendant les périodes qui ne convenaient pas aux éleveurs.

Dans le Haut-Aragon, la censure véhiculée par les manifestations traditionnelles et une littérature populaire se fonde sur des modes de pensée propres aux sociétés rurales et patriarcales. Elle renvoie parfois à des a priori universels, mais elle prend tout son sens dans un contexte où l'homme et la femme sont indissociables d'un espace particulier.

L'individu et son espace

La localité où vit un individu, l'espace culturel auquel il appartient ou pense appartenir, sa région, sont autant d'éléments concrets qui président son quotidien. Ils impliquent une relation spatio-identitaire qui permet de se reconnaître en tant qu'élément d'une communauté et de se construire, de se différencier et donc de s'affirmer face aux Autres. C'est notamment à travers cette relation spatio-identitaire que la censure critique s'est traditionnellement manifestée à l'endroit de l'homme et de la femme.

Le village qui, après la *casa*²⁸, était la référence identitaire fondamentale du montagnard aragonais, a inspiré une multitude de proverbes, d'adages et de compositions populaires où les sentiments d'appartenance à un groupe humain, associés fréquemment à une rivalité plus ou moins saine, sont le moteur d'une censure conventionnelle de l'homme et de la femme.

La rivalité entre localités ou comarques²⁹ due à la proximité, à une concurrence de type socio-économique ou à un événement particulier qui en des temps anciens fut source de grande discorde, a fait l'objet dans l'Aragon montagnard, comme dans le reste de l'Espagne, d'une censure des comportements. Cette censure peut frapper les habitants d'une localité rivale dans leur ensemble, sans qu'il y ait distinction de sexe. Ainsi, on portera ce jugement abrupte et définitif sur les gens de Broto : « a la gente de Broto, trátala mucho y úsala poco » (ADELL ; GARCÍA, 2000 : 151), autrement dit « les gens de Broto, fréquente-les beaucoup, mais n'en fais point grand usage ». La critique renvoie à la nature supposée des habitants de cette localité montagnarde de la partie occidentale du Sobrarbe : ils sont par essence peu fiables.

La censure liée à l'appartenance spatio-identitaire porte à l'occasion sur des vices communs aux deux sexes et notamment sur l'usage immodéré de vin. Dans ce cas, ce dernier n'est pas associé à la fête, mais au comportement dégradant qui salit la réputation de la localité visée et la caractérise en lui attribuant les signes de l'infamie. Voilà ce que dit une *copla* du village de Benasque (Haute-Ribagorce), à propos des voisins et rivaux de Cerler :

²⁸ Le concept de *casa* renvoie aux membres d'une même famille vivant sous un même toit, à leur identité, à un patrimoine (habitat, dépendances, terres, champs, instruments de travail) et à des activités qui font de la *casa*, en terres pyrénéennes, une unité de production agro-pastorale. La *casa*, unité de base socio-économique et culturelle, dicte les comportements et la conception de la vie familiale et sociale. La *casa* considérée comme un tout englobant est l'élément identitaire par excellence dans tout le Haut-Aragon. Ainsi, en Août 1995, dans le village de Bolea situé à une vingtaine de kilomètres de Huesca, près du pic Gratal, nous cherchions un certain Pepe Aniés. Notre interlocuteur s'étonna de ne pas connaître la personne en question, puis après réflexion nous dit : « Pepe, ¿de casa Ayala?».

²⁹ *Comarque* est la traduction du mot espagnol *comarca*. Le mot *comarque* est un mot qui n'est guère utilisé que par quelques spécialistes. On ne le trouve pas dans les dictionnaires usuels. La *comarque* est une sorte de district qui, de nos jours, a en Aragon la qualité de collectivité locale.

Sarllerencos³⁰, potrencos³¹,
empinen botells,
maten els piolls
en els cobertells.

Les habitants de Cerler, les potrencos,
lèvent le coude
et tuent les poux
des couvre-lits.

(ADELL ; GARCÍA, 2000 : 159).

En *patués* (bénasquais, parler proche du catalan³²), on associe ici la « chen » (les gents) de Cerler à des pochards et à la misère qui est le défaut par excellence puisqu'il est en relation avec le paraître social dans une société où, s'il faut en croire un informateur originaire de Laspaules (Ribagorce) : « más que en ningún otro sitio, hay que ser y antes que nada aparentar para no dar que hablar » (« plus que nulle part ailleurs, il faut être et avant tout paraître pour ne pas prêter le flanc à la critique »).

Cette censure peut s'en prendre aux femmes en particulier :

Las chicas de Secastilla³³
dicen que no beben vino,
y debajo del delantal
llevan el jarro escondido.

Les filles de Secastilla
disent qu'elles ne boivent pas de vin,
mais sous le tablier
elles cachent le pichet.

(ADELL ; GARCÍA, 2000 : 171).

Ou encore :

Panticosa³⁴, villa hermosa,
la más alta de Aragón,
todas las mujeres llevan
en a pochá o³⁵ botellón.

À Panticosa la belle,
village le plus haut d'Aragon,
toutes les femmes ont
dans leur poche une gargoulette.

(ADELL ; GARCÍA, 2000 : 134).

³⁰ Habitants de Sarllé, autre nom de Cerler.

³¹ Surnom que l'on donne localement aux habitants de Cerler.

³² Le castillan est parlé par tous les Aragonais, mais il côtoie les parlers minoritaires pyrénéens du Haut-Aragon et les dialectes catalans de la *Francha* que les Catalans appellent *Franja d'Aragó* ou *Franja de Ponent* (Frange d'Aragon ou Frange du Ponent). Les parlers aragonais pyrénéens sont fort divers. Ainsi, le pou se dira selon les localités *piejo*, *pedullo*, *pegollo* ou encore *piello* (ANDOLZ, 1992 : 584). Le relief difficile et le peu de relations qui existaient entre les habitants des vallées longitudinales et parallèles des hautes Pyrénées aragonaises permettent peut-être d'expliquer une évolution linguistique différente. Récemment, on a tenté d'uniformiser artificiellement et de façon académique ces langages sous le nom de *fabla* (*parler*, *dialecte* ou *langue* selon la perspective adoptée) en se basant sur les parlers de la zone centrale pyrénéenne. Quant à la *Francha*, il s'agit d'une zone longitudinale de l'Aragon oriental qui fait frontière avec la Catalogne. Les villages de Benasque et de Cerler se trouvent à l'extrême nord de la Haute-Ribagorce. Le bénasquais est un parler local que l'on peut à la fois rattacher aux parlers aragonais pyrénéens et au catalan de la *Francha*. Ainsi, les mots « piolls » et « cobertells » que l'on trouve dans la *copla*, se disent en catalan respectivement « polls » et « cobertells ». « Cobertell » se dit aussi en catalan « cobrellit » ou « cobertor ». Dans la *Francha*, on trouve également « cobertó ». Quant à « els », il s'agit de l'article masculin pluriel catalan.

³³ Localité de la Ribagorce.

³⁴ Localité située au nord du Serrablo, près de la vallée de Tena, à quelques kilomètres de la frontière française et du col du Pourtalet.

³⁵ Les articles définis aragonais singuliers *o* et *a*, comme les articles définis singuliers castillans *el* et *la*, proviennent respectivement de *illum* et *illam*, accusatifs singuliers masculin et féminin du démonstratif latin de troisième série *ille*. L'évolution phonétique en aragonais a été la suivante : *illu(m)* > *lo* (chute de la partie initiale et du *m* de l'accusatif et ouverture du *u* en *o* dans la même série vélaire) > *o* ; *illam* > *la* > *a*. Les formes plurielles *os* et *as* ont été formées par adjonction du *s* qui est la marque du pluriel. Nous n'insisterons pas sur l'évolution phonétique castillane, distincte mais parallèle.

L'alcool étant avant tout, dans nos sociétés occidentales, une affaire d'hommes, la censure semble, à travers l'image de la femme avilie, dévaloriser tout particulièrement les localités concernées.

La femme de la montagne avait, il est vrai, la réputation d'aimer grandement le vin. C'est-ce que montre un conte recueilli par José Damián Dieste Arbués dans la localité de Linás de Marcuello. Ce dernier commence par ces quelques mots : « As mulleres montañesas y sobre todo as agüellas llevaban fama de zorras [...] (DIESTE ARBUÉS, 1994 : 97), autrement dit « Les montagnardes et surtout les vieilles avaient la réputation d'être des pochardes [...] ». « Zorra » ayant le sens en Aragonais de pocharde ou ivrogne, le ton est donné. L'histoire se termine par un baiser donné par la vieille à un chevreau et cette phrase qui n'est guère anodine : « ¡Toma, cabrito, pa³⁶ cuando seas botico ! » (« Tiens mon chevreau, en prévision du jour où tu seras une outre »).

Bien que la censure convenue qui frappe les habitantes de Panticosa et de Secastilla semble atténuer la portée de la critique comportementale, ces femmes n'en cachent pas moins « el jarro » et « o botellón », ces marques de la honte qui n'affectent pas l'homme lorsqu'il se rend fièrement à la taverne. Les femmes, comme dans bon nombre de sociétés, ne semblent donc pas avoir moralement le droit de se perdre et encore moins de se rendre en un lieu de perdition tout aussi convenu que la censure qui les touche. Si elles se perdent, c'est, semble-t-il, en cachette.

Quoi qu'il en soit, la censure liée à l'appartenance spatio-culturelle malmène tout particulièrement la femme et l'avilissement qu'elle implique devient instrument de dévalorisation des communautés rivales. La vision idéalisée de la gent féminine est grandement mise à mal par la censure comme le laissent transparaître ces quelques vers :

Sin, Senés y Serveto,
con Saravillo formaron un pleito,
Saravillo lo perdió y pagó
con nueces bofosas,
cabras sarnosas
y mujeres lagañosas.

Sin, Sinés et Serveto,
étaient en procès avec Saravillo,
Saravillo le perdit et paya
avec des noix vides,
des chèvres galeuses
et des femmes chassieuses.

(ADELL ; GARCÍA, 2000 : 155).

Les villages de Sin, Senés et Serveto qui constituent ce que l'on appelle *La Comuna*, furent en conflit avec la localité de Saravillo, située dans la proche vallée de Xistau. Pour salir Saravillo, l'image de la femme fut associée à la misère et enlaidie par l'évocation de la chassie. L'élément féminin fut de surcroît rangé à l'état d'objet que l'on cède en paiement comme l'on cède des chèvres, ces animaux d'élevage régulièrement associés à la femme.

La censure revancharde ou bon enfant révèle non pas ce que sont les individus, mais l'image que l'on se fait d'eux. Ainsi, les femmes de la localité de Boltaña (Sobrarbe) sont, dans la *copla* suivante, censurées pour leur duplicité convenue ou leur apparence trompeuse :

³⁶ Il s'agit du *pa* populaire qui n'est pas propre à l'Aragon. On l'entend dans toute l'Espagne et en Amérique latine. Le *r* de *para* en position intervocalique est en position faible. Dans le langage populaire et relâché, le *r* vibrant devient fricatif et finit par se vocaliser. Ainsi, *para* > *pa*.

Las mujeres de Boltaña³⁷,
por dentro farinetas
y por afuera indiana.

Les femmes de Boltaña,
sont intérieurement bouillie
et extérieurement chou délicieux.

(ADELL ; GARCÍA, 2000 : 151).

En Aragon les *farinetas* sont des bouillies communes à base de farine de maïs auxquelles on ajoute souvent du sucre et du lait froid, alors que l'« indiana » est, dans certaines zones du Haut-Aragon comme le Somontano, une variété de chou très appréciée. En d'autres termes, la *copla* suggère que tout ce qui brille n'est pas or et que les qualités et le comportement des femmes de Boltaña ne sont pas à la hauteur de leur apparence.

La femme, en sa qualité de femme d'intérieur est aussi un enjeu qui révèle une concurrence territoriale. La rivalité séculaire entre les *montañeses* (les montagnards) pyrénéens et les habitants de la *Tierra Baja*³⁸ est mise en relief dans de nombreuses *coplas*, sentences et dictons où l'on oppose la femme utile à la femme incapable. Ainsi, une *copla* recueillie dans la localité pyrénéenne de Sallent de Gállego située dans la vallée de Tena, près de la frontière française, précise :

Mujeres de la ribera,
no subáis ta la montaña,
que oveja que al puerto sube
no baja fina de lana.

Femmes des terres basses,
n'allez pas à la montagne,
car la brebis qui estive
ne redescend pas avec une fine toison.

(DIESTE ARBUÉS, 1994 : 125).

On met en garde les femmes de la *ribera* (*Tierra Baja*) jugées incapables de s'adapter aux dures réalités pyrénéennes. La *riberana* (*ribereña* en castillan : riveraine, qui habite au bord de l'Èbre), plus « sophistiquée », plus fine et plus tendre que la montagnarde, avait dans les Pyrénées, la réputation de faire une mauvaise épouse. Ses us, ses coutumes, son comportement rendaient difficile, pour ne pas dire impossible, son adaptation aux dures réalités montagnardes. L'union entre une *riberana* et un *montañés* était potentiellement dangereuse. En semblable cas, la censure de l'Autre et en l'occurrence de la *riberana*, permettait de mettre en valeur par un sous-entendu la supériorité de la femme montagnarde, mais aussi d'un contexte économique³⁹ et socioculturel particulier auquel on s'identifiait⁴⁰.

Cette rivalité transparaît également lorsque la critique naît de la comparaison vestimentaire :

Valen más las abarqueras

Les cordons des espadrilles des filles d'Ansó

³⁷ Bourg montagnard du Sobrarbe.

³⁸ Les *montañeses* appellent *Tierra Llana* ou *Tierra Baja* une vaste zone située au sud des *sierras* ou contreforts des Pyrénées. Cette vaste zone s'étend depuis le *Somontano* (sorte de piémont pyrénéen) jusqu'à la vallée de l'Èbre appelée aussi parfois *Ribera*. Cependant, d'un point de vue strictement géographique, la *Tierra Llana* n'est que la dépression de l'Èbre qui se trouve au sud du *Somontano*.

³⁹ L'économie de l'Aragon pyrénéen était essentiellement fondée sur l'élevage et notamment sur la transhumance qui permettait d'établir une relation avec la *Tierra Baja* où les brebis passaient l'hiver. La *Tierra Baja* était plus agricole et aussi plus urbaine.

⁴⁰ En anthropologue, Ana María Rivas Rivas, dans un ouvrage publié en 1986 met en exergue, à l'aide de nombreux exemples et témoignages, la perception qu'avaient les habitants de la *Tierra Baja* des montagnards pyrénéens et de la Cordillère Ibérique située au sud de l'Aragon. Elle cite notamment un dicton du district des Monegros qui sous-entend les néfastes conséquences qu'engendreraient de possibles liens familiaux avec les gens de la montagne : « parientes de la montaña, el que los pierde los gana » (RIVAS RIVAS, 1986 : 464), en d'autres termes « celui qui perd ses parents montagnards a tout gagné ».

que llevan las ansotanas
que los pañuelos de seda
que gastan las ribernas.

ont plus de valeur
que les foulards de soie
des filles de l'Èbre.

(ADELL ; GARCÍA, 2000 : 124).

Comme dans le dicton précédent, la rusticité des femmes de la montagne et plus exactement d'Ansó, localité et vallée occidentale de Jacetania, vaut plus que la sophistication des *riberanas*. Les humbles *abarqueras*, cordons de laine brute qui tiennent les *abarcas*⁴¹ (espadrilles ou sandales traditionnelles d'Aragon), s'opposent ici aux luxueux foulards de soie. À travers la censure des *riberanas* les valeurs sont renversées au profit des filles d'Ansó car la richesse des premières n'est qu'apparence.

Il en est de même dans cette *copla* qui, cette fois-ci, loue de façon allusive non plus la montagnarde, mais le montagnard :

No te cases a la ribera,
ni con mozo riberano,
porque a la ribera cogen
mucha paja y poco grano.

Ne te marie pas dans la vallée,
ni avec un homme des terres basses,
car en ces terres
on récolte beaucoup de paille et peu de grain.

(LISÓN ARCAL, 1986 : 235).

Cette *copla* a un sens métaphorique. Elle sous-entend que la montagnarde aurait bien tort de se marier avec un homme des terres basses car si en cette zone les récoltes sont plus importantes, la superficie cultivable étant plus étendue et les terres plus riches, ce que l'on récolte est surtout de la paille et non du grain qui est l'élément noble par excellence. Cette qualité et cette noblesse sont bien entendu celles du rustique montagnard.

Dans tous les cas, la vision positive de l'homme et de la femme relève d'un égocentrisme montagnard qui censure l'Autre et déconseille le mariage, l'union.

La censure liée à l'appartenance à une communauté est particulièrement acerbe lorsqu'elle s'attaque à des comportements et des défauts liés au non respect des rôles attribués traditionnellement aux représentants des deux sexes. Cette *copla* qui traduit la jalousie et le ressentiment des villageois de la Fueva à l'égard de Tierrantona, localité où se trouve l'administration municipale⁴², en est un parfait exemple :

Tierrantona, tierra guitona,
monte sin leña,
río sin pesca,
hombres sin palabra,
mullers sin bergüeña.

Tierrantona, terre paresseuse,
bois sans bois de chauffage,
rivière sans pêche,
hommes sans parole,
femmes sans vergüeña.

(ADELL ; GARCÍA, 2000 : 152).

Après s'en être pris à la localité, ce sont les hommes et les femmes en tant que représentants de cette dernière que l'on malmène. Les hommes se voient privés d'une des qualités essentielles de l'homme *honráu*⁴³ (honnête) : le respect de la parole donnée. Selon un

⁴¹ On trouve aussi en Aragon la variante *albarca*.

⁴² En Espagne, plusieurs villages peuvent constituer une même municipalité et ladite municipalité a un chef-lieu où se trouve la mairie. Ainsi, la municipalité de La Fueva (Sobrarbe) comprend une vingtaine de localités avec un chef-lieu qui est Tierrantona. Cette localité est située au centre de la cuvette de La Fueva.

⁴³ *Honrado* > *honrao* (amuïssement du *d* fricatif intervocalique en position faible et en fin de mot). *Honrao*,

informateur de Jacetania (région de Jaca) :

El hombre honráu tiene que reunir varias cualidades esenciales que lo convierten en un hombre respetable y apreciado. No es el hombre ideal, pero es un ejemplo digno de imitación. Está reconocido en el plano social. Sabe estarse en su sitio. Es un hombre y no se mete en asuntos femeniles. No es un faldas. Es él quien manda. Es trabajador, respetuoso y sobre todo tiene palabra y formalidad.

L'homme honnête doit réunir diverses qualités essentielles qui en font un homme respectable et apprécié. Ce n'est pas l'homme idéal, mais c'est un exemple à suivre. Il est socialement reconnu. Il sait rester à sa place. C'est un homme et il ne se mêle pas des affaires des femmes. Il porte la culotte. C'est lui qui commande. Il est travailleur et respectueux et surtout, il est sérieux et respecte la parole donnée.

L'homme par excellence doit donc jouer un rôle exemplaire, prédominant et différent du rôle qu'attribue à la femme une société montagnarde, où l'âge et le plus souvent la masculinité, font du fils aîné l'héritier à travers l'institution du *mayorazgo* (majorat). De tels schémas rappellent qu'être un homme de parole était jadis une des qualités essentielles dans des sociétés traditionnelles où le père de famille était le seul habilité, au nom de la *casa*, à se tourner vers l'extérieur pour conclure des contrats ou passer des accords souvent oraux. Le respect de la parole donnée, outre la valeur morale qu'il sous-entendait, garantissait des liens sociaux, économiques et commerciaux stables et sécurisants. L'homme qui n'avait pas de parole (*el balluaca*⁴⁴, comme il est coutume de dire dans certaines zones de Jacetania) n'était pas vraiment un homme digne de ce nom dans la mesure où il ne correspondait pas à ce que la société attendait de lui.

Dans la précédente *copla*, les femmes de Tierrantona sont touchées dans ce que, selon les codes moraux et sociaux du cru, elles devraient avoir de plus cher : la *bergueña* ou la *bergoña*, mots fort difficiles à traduire qui renvoient dans le Haut-Aragon à une qualité essentielle attribuée au « sexe faible ». La femme doit, dans l'ensemble, avoir les mêmes qualités que l'homme, mais elle doit être avant tout la jeune fille chaste ou la mère de famille honnête qui assure par sa fécondité et son comportement la continuité et la réputation de la *casa*. En ce sens, cette dernière occupe une position centrale. Son espace est l'espace intérieur, celui de l'habitat qu'elle gère et au sein duquel, elle doit, tout en s'acquittant de multiples tâches domestiques, éduquer ses enfants et leur inculquer, selon leur sexe, le rôle qu'ils devront tenir à l'âge adulte.

La *bergueña* est chez la femme, comme chez l'homme, un sentiment psychosocial qui pousse à adopter une ligne de conduite vertueuse impliquant la volonté de bien faire sous peine de *dar que hablar* (de donner prise à la critique), d'être montré du doigt ou, dans le pire des cas, d'être mis à l'écart par la communauté villageoise. Cette *bergueña* qui n'est donc pas la honte, la *vergüenza* castillane, mais le sentiment et la conduite qui permettent de l'éviter, débouche sur une sanction sociale positive et une reconnaissance générale. Cependant, la *bergueña* de la femme n'est pas exactement celle de l'homme. Chez cette dernière, elle est indissociable de la notion d'*honestidad* qui sous-entend pudeur et honnêteté sexuelle⁴⁵.

prononciation populaire fort répandue en Espagne et notamment en Andalousie, a donné en Aragon *honráu* (le *o* formant hiatus avec une voyelle tonique plus ouverte se ferme davantage dans la même série vélaire et devient semi-voyelle orthographiée *u*. Le *a*, la voyelle la plus ouverte de la diphtongue, porte l'accent). *Honráu* au lieu de *honrado* est une prononciation typique de certaines zones rurales. Généralisée en Aragon, elle s'applique aux participes passés ou aux adjectifs se terminant en - *ado*.

⁴⁴ *El balluaca* est l'homme qui ne tient pas parole. Il s'agit d'un terme qui renvoie à l'image de la folle avoine ou avoine sauvage qui se dit *la balluaca* (la *ballueca* ou la *avena loca* en castillan), notamment à Aragüés del Puerto, localité montagnarde de Jacetania située dans la partie occidentale des Pyrénées aragonaises.

⁴⁵ Comme nous l'avons vu, chez l'homme coureur de jupons le manquement à ces règles de base est bien moins

L'*honestidad* suppose donc un juste milieu comportemental, pour ne pas dire une réserve qui doit être tant celle de *la mujer de su casa* (femme d'intérieur) que de la jeune fille qui veut trouver un mari. À ce propos, Mme Coarasa, originaire des Pyrénées aragonaises occidentales, nous disait en juillet 1997 en se remémorant ses jeunes années :

La mujer, en casa. No, no puede ser presumida, ni estar todo el santo día fuera. En casa cumple con su deber de mujer honrada. Es cuestión de honor aunque lo que se juega es también la reputación de la casa, es decir mucho más que la propia reputación. ¡Y ojo con las alcahuetas!

La femme doit rester à la maison. Non, elle ne peut être présomptueuse, ni passer ses journées dehors. C'est à la maison qu'elle s'acquitte de son devoir de femme honnête. Il en va de son honneur, bien que la réputation de la *casa* soit également en jeu, c'est-à-dire beaucoup plus que sa propre réputation. Et gare aux mauvaises langues !

Il est aisé d'imaginer que taxer les femmes d'une localité de « mullers sin bergüena » et les hommes d'être « sin palabra » sont de graves insultes et des atteintes à la dignité. Par ailleurs, la censure suggérée par la *copla* qui vilipende Tierrantona et ses gens, laisse deviner que les qualités morales attribuées à la femme et à l'homme se confondent avec le rôle social qui leur est dévolu.

L'individu et son rôle social

La censure sociale, comme nous venons de le voir, peut traduire une rivalité, un antagonisme ou une méfiance à l'égard de l'Autre. À ce titre elle peut être étroitement liée à une censure spatio-culturelle. Ainsi, le *tratante*, le marchand de bestiaux, figure masculine incontournable dans une société où l'économie était essentiellement fondée sur l'élevage, était perçu comme un élément étranger au milieu montagnard, dénué de surcroît d'honnêteté, c'est-à-dire d'une des qualités essentielles que devait posséder un homme.

En 1943, dans la revue *Ganadería*, organe officiel du syndicat national de l'Élevage, l'ingénieur agronome Cándido del Pozo parlait de :

[...] esos animales que durante la feria son objeto de sucesivas ventas con precios ascendentes, ejemplo éste de la innecesaria intervención de los intermediarios, pues sus ganancias podrían ir todas al ganadero [...] (DEL POZO PELAYO, 1943 : 13).

[...] ces animaux qui à l'occasion des foires sont l'objet de ventes successives à des prix toujours plus élevés, constituent un exemple de l'inutile intervention des intermédiaires, les bénéfices de ces derniers pouvant aller entièrement dans la poche des éleveurs [...].

Le *tratante* était la cible de ce syndicaliste et l'éleveur la victime d'un système. Un dicton du Haut-Aragon rappelle la supposée très lucrative activité commerciale et en l'occurrence celle des marchands de bestiaux : « Más vale una hora de trato que ciento de trabajo » (« Mieux vaut une heure de négociation que cent heures de travail »).

Si l'éleveur ignorait souvent les prix du marché, le *tratante* les connaissait bien. Il avait une grande expérience du négoce et occupait donc une position dominante dans l'acte commercial qui, avant d'être accord, était confrontation entre vendeur et acheteur. Les transactions étaient fondées sur des évaluations empiriques et approximatives comme la *compra a ojo* (l'achat au jugé), ce qui donnait lieu à toutes sortes de tromperies dont, pensait-on, l'éleveur sortait le plus souvent perdant. Le *tratante* était donc aux yeux du montagnard un personnage peu scrupuleux et socialement négatif dont on ne pouvait cependant se passer.

L'opposition ancestrale entre éleveur et *tratante* relevait par ailleurs d'un antagonisme d'intérêts, mais aussi d'une méfiance que peut expliquer l'appartenance à des sociétés bien délimitées sur le plan géographique, culturel et social. En effet, le marchand était fréquemment un habitant de la *Tierra Llana* où se trouvaient les villes les plus importantes et les grands abattoirs. Il était à l'occasion un citadin. À la dualité Pyrénées / *Tierra Baja* s'ajoutait une autre dualité campagne / ville, potentiellement conflictuelle. Ce type de censure n'était cependant pas exclusif de l'Aragon montagnard. Il devait sans doute s'inscrire dans une logique rurale que l'on retrouve en France. Dans notre langue le mot maquignon ne désigne-t-il pas, outre un marchand de chevaux, un margoulin ?

Le rejet de l'Autre en tant qu'élément étranger à une société où le facteur travail et l'honnêteté étaient des valeurs fondamentales, passait par la censure de pratiques professionnelles inacceptables. Chez l'homme, l'honnêteté était, rappelons-le, plus d'ordre social que sexuel. La valeur travail était, quant à elle, indissociable de la figure du père de famille *modoso* (sérieux). Ce dernier se devait avant tout d'être travailleur dans la mesure où cette qualité était à l'origine de la prospérité et de la pérennité de la *casa*. Être travailleur était une qualité primordiale érigée en vertu morale. En l'absence d'autres qualités essentielles, il était courant que l'on l'excusât quelque peu et que l'on atténuât ses défauts avec un « pero es trabajador » (« mais il est travailleur »). Tout naturellement, la profession ou le comportement professionnel associé à l'homme et à son rôle le plus marquant était une cible de choix pour la critique. C'est cette réprobation que l'on retrouve dans une multitude de dictons et proverbes. Les expressions péjoratives qui censurent l'absence coupable de travail sont à cet égard multiples et fréquemment employées : « estar siempre largaz » (« faire le feignant »), « estar man sobre man » (« avoir une main sur l'autre », « avoir les mains croisées », autrement dit « se croiser les bras »), « estar un zanguango » (« être un bourdon ») ou encore « estar tocando-se a faba » (« se toucher la fève »), phrase pour le moins crue qui équivaut à « estar largaz ».

La profession de berger était, comme celle du *tratante*, perçue comme étant essentiellement masculine, même s'il advenait que les femmes dussent en certaines occasions s'occuper du bétail non transhumant. Un fragment de conversation populaire provenant du Sobrepuerto⁴⁶ et repris par les gens d'Adehuesca (Somontano de Barbastro, au sud du Sobrarbe) dans le but de mettre en exergue le langage des incultes montagnards face au castillan, précise : « Cuarenta años, extremata endemoniata, cuidadora de lo bestiamen, no'n pas guaire, no más una vez llegó el ferumen⁴⁷ y me se llevó⁴⁸ l'ingendrador⁴⁹ » (DIESTE ARBUÉS, 1994 : 37), c'est-à-dire « J'ai quarante ans, je suis extrêmement diligente, je garde le bétail, rien à redire, le loup n'a emporté mon bélier qu'une seule fois ».

Ces propos mettent en exergue les qualités de cette femme-là, mais ils semblent aussi en faire une exception. Ses qualités sont de plus prudemment atténuées par l'épisode malheureux du loup.

Le berger, en tant qu'homme, était souvent mis à mal par la censure. Il devait bien entendu être un exemple sur le plan professionnel et se consacrer entièrement à son travail

⁴⁶ Zone des Pyrénées comprise entre le Sobrarbe et Le Haut-Gállego. Elle comprend des localités comme Broto, Biescas ou encore Escartin.

⁴⁷ Le *ferum* ou le *ferrum* (en catalan *ferum*) est la mauvaise odeur que dégagent certains animaux et spécialement les animaux sauvages. Le *ferumen* est ici l'animal sauvage et plus précisément le loup.

⁴⁸ Inversion fréquente dans le Haut-Aragon du pronom COI et du pronom réfléchi. Par exemple : « Te se llevó el coche » au lieu de « se te llevó el coche » (« il prit ta voiture »).

⁴⁹ Le géniteur, autrement dit le bélier.

comme le stipule dans un langage cru ce dicton : « o pastó que ye pastó lana debe cagá » (DIESTE ARBUÉS, 1994 : 62), en d'autres termes « le berger qui est vraiment berger doit chier de la laine ». Les déplacements et l'implication que demandait son métier l'obligeaient à s'occuper pleinement du bétail « de sol a sol », c'est-à-dire du lever au coucher du soleil. Ce métier était donc difficilement compatible avec une vie sociale saine et équilibrée comme le laisse entendre ce dicton : « Pastor casau y perro capau, saca-me-lo d'o ganau » (DIESTE ARBUÉS, 1994 : 34), en d'autres termes « Berger marié et chien castré, hors du troupeau ».

Le bon berger ne pouvait donc pas être pleinement homme et père de famille car s'il l'était, il risquait de délaisser le bétail et de rentrer trop tôt chez lui pour rejoindre sa femme et ses enfants. Le berger marié est ici associé à un chien castré qui à cause de son agressivité à l'égard des brebis était considéré comme un mauvais élément.

La censure de la condition des bergers et de leur comportement est telle qu'elle leur dénie tout simplement la qualité d'hommes : « Los pastores no son hombres, que son brutos y animales, comen sopas en caldero y oyen misa en los tozales » (DIESTE ARBUÉS, 1994 : 128), c'est-à-dire « Les bergers ne sont pas des hommes, ce sont des animaux qui mangent la soupe dans un seau et entendent la messe sur les collines »⁵⁰. Ce dicton est accablant et semble désigner la lie de la société. Inutile de dire que la censure déconseillait fermement de se marier avec des hommes dont la pauvreté et le peu de considération sociale dont ils jouissaient étaient presque des marques de fabrique : « No te cases con pastor, que viene del monte tarde, con l'albarca estalonada y la cara como un fraile », « No te cases con pastor, que te llamarán pastora; cástate con labrador, que te llamarán señora » (DIESTE ARBUÉS, 1994 : 123), autrement dit « Ne te marie pas avec un berger car il rentre tard des champs avec une sandale sans talon et une tête d'enterrement », « Ne te marie pas avec un berger car on t'appellera bergère; marie-toi avec un fermier et on t'appellera madame ».

Si la censure du comportement du *tratante* et du berger semble liée à des réalités socio-économiques typiques du Haut-Aragon, elle n'en est pas moins à mettre en relation avec une censure populaire convenue qui en Espagne frappe les professions et en particulier les personnages publics : les médecins, les chirurgiens, les commerçants, les tailleurs, les moines et les hommes de pouvoir tels le maire et le curé. Ainsi, dans ces deux *coplas* recueillies dans la comarque du Matarraña (province de Teruel)⁵¹, le curé est vénal. De plus, c'est une autorité qui, tout comme l'autorité civile, semble abusive :

Los curas y comerciantes
son de la misma intención:
cuantos más bautizos hacen,
más dineros al cajón.

Les curés et les commerçants
poursuivent le même but,
plus les curés font de baptêmes,
plus ils encaissent.

(PALOMAR ROS, 1990 : 274).

En la iglesia manda el cura
y en el lugar el alcalde,
y haciéndose de noche
el que más pueda en la calle.

Dans l'église c'est le curé qui commande
et dans le village c'est le maire,
quand la nuit vient
c'est le plus fort qui l'emporte.

(PALOMAR ROS, 1990 : 275).

Dans le Haut-Aragon, la femme se devait, quant à elle, de remplir pleinement son rôle

⁵⁰ *Caldero* a souvent le sens en Aragon de seau et non pas de chaudron comme en castillan.

⁵¹ Le Matarraña est un affluent de l'Èbre.

social de « *mujer de su casa* ». Pour cela elle devait être avant tout une bonne gestionnaire. Un dicton Haut-Aragonais précise à ce propos : « en as casasa que no hay regla, sola se pone » (« une maison mal administrée court à sa perte »). C'était la femme qui était *bolsera* (caissière ou gestionnaire), qui gérait l'argent de la *casa* et tout ce qui relevait du domestique. Elle se devait donc d'être particulièrement économe et très calculatrice. À ce propos, une informatrice originaire de Belsué⁵² nous disait il y a peu, parlant au présent du passé :

Mire, en esta tierra la mujer casada debe portarse como Dios manda y ser callada. No debe meterse en camisa de once varas. Meterse en lo que no le importa, ser entrometida y por añadidura alcahueta está mal, pero lo peor es ser despilfarradora, gastar sin cuenta, o sea ser mala administradora. Si la mujer no sabe gobernar la casa, todo se viene abajo.

Écoutez, chez nous, la femme mariée doit se comporter comme il se doit et être réservée. Elle ne doit pas fourrer son nez partout. Se mêler de ce qui ne la regarde pas, être indiscrete et de surcroît cancanière, c'est mal, mais le pire c'est d'être panier percé, de dépenser sans compter, c'est-à-dire d'être une mauvaise gestionnaire. Si la femme ne sait pas gérer les affaires du ménage, tout s'écroule.

Comme on dit dans le Haut-Aragon : « no se puede estirar más a manga que o brazo » (« il est impossible de tendre plus la manche que le bras »), expression imagée qui censure notamment la femme qui gaspille et cause la ruine de sa maison. L'économie de montagne ne laissait guère de place à la gabegie. Tout était calcul et économie en prévision d'un « coup dur » et l'on était fier de pouvoir payer le cas échéant sans être obligé d'emprunter car « más bale tener que amprar » (« il vaut mieux payer qu'emprunter »).

L'acceptation de la belle-fille au sein de la *casa* posait aussi le problème de la bonne administration féminine. Ainsi, pendant une période plus ou moins longue, sa belle-mère la jugeait, vérifiant que celle qui venait de se marier avec son fils allait s'adapter à son nouveau milieu, qu'elle était une parfaite *mujer de su casa* et qu'elle allait donc administrer à sa mort la maison correctement. En la matière, la bru, c'est-à-dire l'étrangère, avait mauvaise réputation et donnait lieu à censure. Pour justifier cette censure qui n'est pas propre au Haut-Aragon, l'informatrice Adela Aniés, nous disait en décembre 2004 : « la nuera es la de fuera » (« La bru est celle qui vient d'ailleurs ») et pour donner plus de poids à ses dires, elle me cita ce dicton : « todos de casa menos la nuera » : « tous sont de la maison sauf la bru ».

Plusieurs expressions recueillies dans *Refrans, Frases Feitas, Ditos y Esprisions de l'Alto Aragón* mettent en exergue cette bonne administration qui passe par le calcul et l'économie. Ainsi, la montagnarde gestionnaire est à l'honneur : « montañesa eredera fe-la bolsera » (*Refrans ...2004* : 50), en d'autres termes « fais de l'héritière montagnarde une gestionnaire ». Sa bonne gestion sous-entend qu'elle ne doit pas « esbaporarse os diners »⁵³ (*Refrans ...2004* : 48), ni « malmeter as cosas »⁵⁴ (*Refrans...*, 2004 : 48) pour éviter la ruine qui consisterait à « sacar y no meter, menguar y no crexer »⁵⁵ (*Refrans ...2004* : 51). La femme ne doit pas être *derrochil, acabadera* (dépensière, panier percé), ou encore *perdularia* (synonyme aragonais employé dans la vallée de Benasque qui n'a pas exactement le sens de « négligente » qu'on lui connaît en espagnol).

La censure populaire s'en prend aussi à l'absence de réserve chez les femmes qui

⁵² Localité de la Hoya de Huesca proche du Serrablo. Située à quelques 60 kilomètres du chef-lieu de province, près du Pico del Águila, point culminant de la Sierra del Águila, elle ne compte que quelques maisons presque toutes inoccupées aujourd'hui.

⁵³ « Dépenser l'argent sans compter ».

⁵⁴ « Gaspiller ».

⁵⁵ « Retirer de l'argent et ne pas en épargner, péricliter et ne pas grandir ».

sortent du rôle purement intérieur qui leur est dévolu et qui par là même sont dénuées du goût pour le travail qu'elles doivent normalement partager avec les hommes. L'assertion populaire « con finestra batalera, no i hai muller treballadera »⁵⁶ (*Refrans...*, 2004 : 89) et sa variante « bentanera y buena muller, no puede ser »⁵⁷ (*Refrans...*, 2004 : 120) suggèrent à travers l'image de la fenêtre l'existence de femmes qui franchissent les limites intérieures socialement établies et imposées, qui transgressent physiquement et moralement un interdit et qui pour cette raison sont condamnables. La femme doit *estar metidica en casa* (la présence d'un diminutif en - ico, ica⁵⁸ à valeur intensive nous incite à interpréter quelque peu et à traduire par « être clouée au foyer »). Indubitablement, il s'agit-là d'une version montagnarde de la femme au foyer qui sous-entend un autre supposé défaut féminin que nous avons déjà évoqué : le bavardage cancanier. La femme ne doit pas être une *callejera* ou une *alparcera* comme il est coutume de dire dans le Haut-Aragon saragossain, en d'autres termes une commère, une mauvaise langue tournée vers l'extérieur. Elle ne doit pas être non plus *chafardera* (indiscrète). Pour éviter ces penchants prétendument naturels, elle doit rester à sa place et occuper l'espace propre et figuré que la société lui attribue. Elle doit être la maîtresse de maison par excellence, la bonne gestionnaire qui règne en maître sur les affaires domestiques, sans dépasser toutefois certaines limites. Elle ne doit surtout pas porter la culotte, être une *governuda* (femme autoritaire) ou pire encore, une *marigobiernos* (une virago). Un tel comportement jetterait de surcroît l'opprobre sur son époux qui, passerait pour un *faldas*, un *calzonazos*⁵⁹, c'est-à-dire un homme faible qui lui non plus ne remplirait pas, par lâcheté, son rôle social et mériterait le mépris.

Outre l'homme et la femme, la censure populaire touche aussi le prêtre qui, par son engagement religieux et sa fonction, est perçu comme un être asexué ou qui du moins devrait l'être. Lorsque ce n'est pas le cas et que le prêtre est bien homme et la femme est bien femme, la censure sociale mêlée d'un anticléricalisme séculaire très présent dans la littérature espagnole⁶⁰ et particulièrement affirmé dans les milieux ruraux pyrénéens, se déchaîne. C'est en réalité la transgression d'un ordre établi qui devient choquante. Le prêtre, en se comportant comme un homme à l'égard d'une femme retrouve sa condition première que la société ne lui reconnaît pas en tant que curé. Une société qui nie ses qualités d'homme et implique des interdits dont la transgression est immanquablement grave. Une transgression d'autant plus grave que son auteur est en la matière moraliste, donneur de leçons. Cet anticléricalisme-là s'en prend à travers l'homme au pouvoir répressif de l'Église. Avec la vénalité que nous avons déjà évoquée et l'abus de pouvoir favorisé par les liens privilégiés unissant l'Église et le pouvoir politique, la censure de la sexualité constitue le noyau dur des critiques anticléricales dans la mesure où de tous les péchés capitaux reprochés aux ecclésiastiques (paresse, gourmandise, orgueil, ladrerie, etc.), c'est sans doute le péché de luxure qui apparaît le plus révoltant et donc le plus critiquable.

Les nombreuses *coplas* de la jota appelées dans le Haut-Aragon *cantas*, ou *canticas* (diminutif de *cantas*), sont avant tout des supports littéraires qui traduisent souvent de façon pour le moins directe les travers des représentants de l'Église. En voici une qui censure le comportement du curé de San Vicente de Labuerda (Sobrarbe) :

⁵⁶ « Si la fenêtre est grande ouverte, il n'y a point de femme travailleuse ».

⁵⁷ « On ne peut passer ses journées à la fenêtre et être une femme comme il se doit ».

⁵⁸ Pour le diminutif en - ico-ica voir note 7.

⁵⁹ Ce dernier mot, très usité chez les montagnards qui parlent la fabla (parler aragonais), est cependant castillan.

⁶⁰ En sont de bons exemples *La Célestine*, comédie psychologique païenne et satire des moeurs ou encore *La vie de Lazarillo de Tormes* avec son avaricieux *clérigo* (ecclésiastique) et son *buldero* (*bulero* ou distributeur de bulles).

El cura de San Vicente
cortejaba en San Lorién,
le dieron una paliza
y se le estuvo muy bien.

Le curé de San Vicente
courtisait les filles à San Lorién,
on lui tanna le cuir
et ce fut bien fait pour lui.

(ADELL ; GARCÍA, 2000 : 152).

Le prêtre, parce qu'il a courtisé les filles de la proche localité de San Lorién et est sorti de son rôle d'ecclésiastique, est durement puni. La brutale vindicte montagnarde, au-delà de l'anticléricalisme affiché, est un juste châtement.

La transgression cléricale évoquée donne cependant parfois lieu à une censure plus ou moins enjouée qui relève plutôt d'une malice populaire allusive que de la condamnation sans appel. C'est le cas du conte du curé et de la femme enceinte qui raconte comment un jeune homme marié depuis trois mois s'aperçoit que sa jeune épouse qu'il ne connaissait pas avant son mariage est pleinement enceinte. Il apprend que sa femme a été « casera », (gouvernante chez un prêtre) et tout naturellement le jeune homme se rend chez ce dernier pour lui demander des explications. Le curé, sans perdre contenance se met à énumérer les trois mois écoulés depuis le mariage pour en arriver, au moment où il cite le troisième mois, à une cynique conclusion : « y el mes de mayo, nueve! » (DIESTE ARBUÉS, 1994 : 99-100), autrement dit « et avec le mois de mai, ça fait neuf ». La situation cocasse et la légèreté du ton nous montrent que la critique est ici, contrairement à celle de la *copla* précédente, quelque peu condescendante comme si le vulgaire comprenait et suggérait malicieusement à travers ce conte que le curé n'était après tout qu'un homme comme les autres.

Enfin, l'homme et la femme, non plus considérés individuellement, mais en tant que couple, peuvent être objets de censure. Dans de tels cas ce sont leur union et leur responsabilité individuelle et convergente qui sont mises en cause. Leur mariage, lorsqu'il implique un comportement socialement blâmable, est rejeté, sanctionné et peut faire l'objet de représailles. C'est ce qui advient à l'occasion des *cencerradas*, manifestations traditionnelles qui allient censure critique, censure interdiction et action répressive. Comme de nos jours ces *cencerradas* tendent à disparaître, nous en parlerons au passé.

Les *cencerradas*, appelées aussi dans le Haut-Aragon *esquiladas*, *esquilladas* ou *esquillotadas*, étaient des charivaris provoqués par l'agitation de bélières ou de sonnailles appelées respectivement *cencerros* et *esquillas* (*esquilas* en espagnol). Organisées généralement par les jeunes du village, elles s'en prenaient aux fiancés étrangers à la localité qui prétendaient se marier avec une personne du cru et qui refusaient de payer une contribution symbolique pour être acceptés au sein de la communauté villageoise. Cette contribution consistait à *pagar la manta*, ce qui, le plus souvent, équivalait à fournir une certaine quantité de vin aux jeunes du village ou à leur offrir une collation. En cas de refus de l'« étranger », la *cencerrada* qu'on lui imposait se chargeait de réprimer publiquement ce manquement aux règles établies. Ces *cencerradas* passaient indubitablement par une affirmation de soi face à l'Autre et, s'agissant d'éléments masculins, des jeunes coqs de la localité face à l'intrus, face au mâle venu d'ailleurs.

Les *cencerradas* pouvaient également condamner un comportement qui allait à l'encontre d'une certaine morale populaire et sociale montrant du doigt les futurs mariés qui par le passé avaient frayed avec d'autres partenaires, les mariages entre personnes présentant un important écart d'âge ou les mariages des veufs ou des veuves avec des personnes beaucoup plus jeunes. Dans ce dernier cas, ces charivaris appelés parfois *bramas* dans

l'Aragon oriental, censuraient le non respect du conjoint défunt.

Les *cencerradas*, démonstrations critiques et répressives fréquentes dans le Haut-Aragon et notamment dans la Ribagorce, pouvaient prendre diverses formes. Les instruments utilisés pour créer le vacarme pouvaient être, outre les sonnailles et les bélières qui rappelaient encore une fois l'importance d'une économie pastorale, des cornes, des seaux, toutes sortes de récipients métalliques, de la ferraille ou même des boîtes de conserve attachées à des cordes et traînées sur le sol (SÁNCHEZ SANZ, 1987 : 227).

Ces *cencerradas* répressives parfois simplement festives⁶¹, n'étaient pas le propre du Haut-Aragon. Elles se pratiquaient dans l'ensemble du territoire aragonais, dans d'autres régions d'Espagne⁶² et dans de nombreux pays européens comme le Portugal, la France, l'Italie et l'Angleterre, avec, le cas échéant, des significations différentes.

En Aragon, comme en Castille, les charivaris pouvaient être accompagnés de *coplas* porteuses de grande censure qui permettaient de joindre la parole au geste. En voici une version moderne qui vilipende une jeune fille accusée d'avoir aguiché et séduit un vieil homme de ... quatre-vingts ans :

Con ese traje de seda
y esas medias de electricidad,
enamoras a los viejos
de ochenta años de edad.

Avec cette robe en soie
et ces bas électriques,
tu rends amoureux les vieux
de quatre-vingts ans.

(SÁNCHEZ SANZ, 1987 : 233).

La *copla*, indissociable ici du charivari, censure un mariage inégal, sans doute un mariage dicté par l'intérêt et l'appât du gain. La femme est représentée en semblable occasion sous un des ses aspects les plus conventionnels et stéréotypés. Elle est celle qui par sa jeunesse et sa beauté attire l'homme à des fins que l'on peut facilement deviner. Tentatrice, immorale, fourbe et intéressée, elle trompe un vieil homme aveuglé par ses charmes. L'homme, à travers un pluriel généralisant (« los viejos de ochenta años de edad ») est implicitement et insidieusement montré du doigt, mais il est plus victime qu'acteur responsable d'un tel manquement à la morale.

Les *cencerradas*, dans la mesure où elles perturbaient la tranquillité des personnes et allaient à l'encontre de l'ordre public, furent au cours des siècles passés à leur tour victimes d'une censure répression⁶³ relevant d'une inadéquation entre la défense d'une morale populaire et la volonté du pouvoir civil et / ou ecclésiastique. Les *cencerradas*, bien que

⁶¹ Les fêtes patronales et les carnivals étaient souvent l'occasion pour les jeunes du village d'organiser des *cencerradas*, souvent nocturnes.

⁶² En Catalogne, on les appelle *esquellatadas* ou *esquellotadas*, à Valence, *esquelladas*, en Galice, *cencerralladas* ou *chocalladas* (des substantifs *choca* et *chacallo* qui désignent respectivement une grande et une petite sonnaille que l'on pend au cou des bovins), dans le Léon, *chocas*, *chuecas*, *chocallas* ou *chuecallas*, en Vieille Castille, *matracas* et en Estrémadure, *cencerrá* ou *campanillá*. Juan Francisco de Ayala Manrique, dans son dictionnaire (1693), atteste même l'existence de ces charivaris en France et à Valence à la fin du XVII^e siècle (AYALA MANRIQUE, 2005 Ed. Facsimil : fol. 153 r et CARO BAROJA, 2008 : 1).

⁶³ Les *cencerradas* furent notamment interdites sous Charles III d'Espagne par le biais d'un ban publié à Madrid le 17 septembre 1765. Ce ban interdisait tout charivari à l'encontre des « viudos y viudas que contraxeren segundas nupcias » (« des veufs et des veuves qui se marient en secondes nocces ») et prévoyait en cas de transgression de l'interdiction, une peine de « quatro años de presidio » (« quatre ans de prison ») et une amende de « cien ducados », soit cent ducats (*Novísima recopilación de las leyes de España dividida en XII libros* 1805 : 417).

censurées ou réprimées au même titre que le carnaval⁶⁴, n'avaient pourtant rien de subversif et ne constituaient pas comme ce dernier une soupape de sécurité au sein d'une société éminemment répressive. Elles étaient en réalité porteuses d'une morale publique bien plus rigoriste que la morale officielle, une morale qui attribuait à l'homme et à la femme des places et des rôles particuliers.

Épilogue

La censure populaire en tant que critique comportementale est avant tout orale et à ce titre difficile à cerner si ce n'est à travers des témoignages, eux-mêmes sujets à caution. Pourtant, dans le Haut-Aragon, les jotas et leurs *coplas*, les recueils de contes, de proverbes, de dictons et d'expressions, les représentations artistiques que sont les *dances* et leurs *dichos* ou encore les manifestations populaires répressives telles les *enramadas* ou les *cencerradas*, nous donnent une idée de cette censure populaire stéréotypée qui frappe ceux qui ne respectent pas les normes imposées par la société. En ce sens, cette censure tend à préserver les coutumes existantes à travers le prisme d'un manichéisme qui classe implicitement les individus en deux grandes catégories : les bons qui respectent, du moins en apparence, les modèles sociaux et la morale publique et les mauvais qui transgressent l'ordre établi.

Si la censure populaire s'en prend aux comportements individuels sans distinction de sexe, elle frappe aussi collectivement et séparément l'homme et la femme en tant qu'êtres différenciés et naturellement enclins aux transgressions selon des pratiques et des cheminements qui seraient inhérents à leur sexe. La vision, souvent empreinte de misogynie, qui semble prédominer dans bon nombre de manifestations censoriales est celle de l'homme. Ce dernier, à l'occasion des *enramadas* et des *fiestas de los quintos* prend même totalement l'initiative d'une action répressive qui va au-delà des paroles et d'une simple censure critique. Cependant, dans un cadre festif et sur un ton enjoué, la femme peut avoir un droit de réponse face aux attaques qu'elle subit. Ainsi, dans les jotas de *picadillo* et dans certains *dichos*, les critiques stéréotypées touchent les représentants des deux sexes, se succèdent et semblent s'opposer ou se compléter.

Toutefois, si certaines *coplas* parce qu'elles constituent un droit de réponse accordé aux femmes, parce qu'elles sont croustillantes, particulièrement osées ou empreintes d'anticléricalisme ou parce qu'elles relèvent d'un contexte carnavalesque peuvent sembler subversives, elles n'en sont pas moins, dans l'idée qu'elles donnent de l'homme et de la femme, très conventionnelles. Il en est de même des *cencerradas* qui, bien que censurées par les autorités à diverses reprises, sont des manifestations qui, en défendant une morale populaire stricte, donnent une image du couple et de ses deux composantes pour le moins figée.

Dans la mesure où elle relève d'un mode de pensée bien établi, révélateur d'un modèle social et d'une morale publique qu'elle défend, la censure populaire véhicule des clichés

⁶⁴ En Espagne, lorsqu'elles n'étaient pas du goût des autorités civiles et/ou ecclésiastiques, les bruyantes et impertinentes manifestations festives et carnavalesques, synonymes de licence et de subversion, furent censurées ou interdites. Le XVI^e siècle, notamment, connut sa part de répression en la matière. Plus tard, l'absolutisme bourbonien alla de pair avec un besoin de contrôler plus étroitement la population et de censurer ou d'interdire le carnaval. La fermeté à cet égard de Philippe V, puis, dans le premier tiers du XIX^e siècle de Ferdinand VII, n'est plus à démontrer. Enfin, sous Franco, le carnaval fut supprimé par trois arrêtés successifs datant du 5 février 1937, du 22 février 1938 et du 12 janvier 1940. En Aragon, seuls certains carnavales comme celui de Bielsa (localité située au nord du Sobrarbe, près de la frontière française), jugés bénins, mais toutefois expurgés de leurs aspects les plus critiques, furent alors tolérés par le pouvoir en place.

sociaux et comportementaux qui renvoient à des rôles socialement et moralement dévolus aux représentants des deux sexes. Des rôles qui sont différents tout simplement parce que l'homme et la femme sont considérés comme étant intrinsèquement distincts. Des rôles, enfin, qui laissent deviner des traitements sociaux différenciés qui passent par la représentation mentale que l'on se fait de l'Autre et de soi-même.

La censure populaire étudiée renvoie assurément à des normes dictées par des réalités géographiques, socio-économiques et culturelles caractéristiques du Haut-Aragon. Elle replace l'homme et la femme dans des espaces identitaires particuliers et concurrents et les confronte à des patrons sociaux spécifiques. Elle est de surcroît formulée dans des langues ou dialectes propres au Haut-Aragon. Pourtant, elle s'inscrit aussi à travers le carnaval, les *morismas*, les *pastoradas*, les *jotas de picadillo* et les *fiestas de los quintos* dans une tradition hispanique plus large et relève, le cas échéant, de schémas universels partagés par les sociétés rurales et patriarcales.

BIBLIOGRAPHIE

- ADELL José Antonio, GARCÍA Celedonio (2000). *Historias de nuestros pueblos*, Huesca, Editorial Pirineo.
- ANDOLZ, Rafael (1992). *Diccionario aragonés*, Saragosse, Mira Editores.
- Anotaciones de un jubilado* <http://www.unjubilado.info/2007/10/01/jotas-de-picadillo/> Document consulté le 27/04/2008.
- AYALA MANRIQUE (de), Juan Francisco (2005), *Tesoro de la lengua castellana en que se añaden muchos vocablos, etimologías y advertencias sobre el que escribió el doctísimo don Sebastián Covarruvias. 1693-1729*. Manuscrito, Ed. Facsímil, Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes.
- CARO BAROJA, *El charivari en España* <http://www.vallenajerilla.com/berceo/carobaroja/cencerrada.htm> Document consulté le 31/05/2008.
- DEL POZO PELAYO, Cándido (octobre 1943). "Las Ferias", *Ganadería*, Année I, 4, p. 12-14.
- Desamor* <http://usuarios.lycos.es/jotasnava/temas/desamor.htm> Document consulté le 27/04/2008.
- DIESTE ARBUÉS, José Damián (1994). *Refranes altoaragoneses*, Huesca, Instituto de Estudios Altoaragoneses, Col. « Cosas Nuestras », 13.
- GARASA, Fausto (2006). « Fêtes et traditions aragonaises liées au monde de l'élevage », in *L'identité culturelle dans le monde luso-hispanophone*, sous la direction de Nicole Fourtané et Michèle Guiraud, actes du colloque international organisé à l'Université de Nancy 2 les 10 et 11 décembre 2004, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2006, p. 85-99.
- LISÓN ARCAL, José Carlos (1986), *Cultura e identidad en la provincia de Huesca*, Saragosse, Caja de Ahorros de la Inmaculada.
- Novísima recopilación de las leyes de España dividida en XII libros*, Libro XII, Título XXV, Ley VII, Imprenta de Madrid, 1805.
- PALOMAR ROS, José (1990). « Censura y transgresión de la norma social en las coplas de Jota », *Kalathos. Revista del Seminario de Arqueología y Enología Turolense*, 9-10, p. 261-286.
- Refrans, frases feitas, ditos i esprissions de l'Alto Aragón* (2004). Saragosse, Rolde de Estudios Aragoneses, Col. Salbachinas, 7.
- RIVAS RIVAS, Ana María (1986), *Ritos, símbolos y valores en el análisis de la identidad en la provincia de Zaragoza*, Saragosse, Caja de Ahorros de la Inmaculada de Aragón.
- SÁNCHEZ SANZ, María Elisa (1987). « La censura popular en Aragón », in *Temas de antropología aragonesa*, 3, Huesca, Instituto Aragonés de Antropología.